

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Continuous pagination. |

LE BOURRU.

JOURNAL A L'USAGE DES GENS DE BELLE HUMEUR.

LITTÉRATURE.

PHIL PURCEL, LE PORCHER.

(Suite.)

—Que pensez-vous des Irlandaises? réprit la dame. Les trouvez-vous plus belles que les Anglaises?

—M'est avis, milady, qu'en fait d'beauté les Irlandaises et les Anglaises battraient toutes les femmes de l'union. Tais-toi donc, mauvais sujet; j'sommes en conférence avec des personnes de qualité.

—Je suis bien curieuse de savoir où vous avez eu ce cochon, paddy, demanda le bel esprit.

—Ce cochon? répéta Phil. Ma foi, miss, c'est pas moi qui voudrais parler d'un cochon quand j'pensons aux belles dames d'Irlande et d'Angleterre. Oh! c'est qu'dans not'pays on a pus vite fait de se battre pour vous que d'manger du pain et du beurre.

—Sur ma parole, je voudrais voir l'Irlande, s'écria le bas-bleu. Mais paddy, dites-moi donc, comment se fait-il que vous ayez un cochon si loin de chez vous?

—Je vas vous dire, miss; je l'menions à un frère que j'ons par ici; mais v'là-t-il pas qu'j'ons complètement oublié l'nom d'l'endroit, et j'étions resté avec la pauvre créature sur les bras, quand Son Honneur me l'a achetée. Dieu vous bénisse, monsieu!

—Voilà une bonne bête irlandaise, dit le bel esprit. Je l'inscrirai sur mes tablettes.

—Venez, Paddy, dit l'Anglais, voici votre argent. Une livrée est beaucoup plus que ne vaut ce misérable animal.

—Vot' Honneur voudra ben cracher dessus pour porter bonheur. C'est comme ça qu'nous faisons, m'sieu, dans not'pays.

—Non, non Paddy, prenez l'argent sans cela.

Peut-être ben que Vot' Honneur, pour m'empêcher d'écorner la pièce, aura la bonté de m'donner le prix de mon coucher et de queuque chose à manger, Dieu le bénisse! C'est, voyez-vous, que j'songe à ma pauvre femme et à mes enfants.

—Pauvre homme! il a du cœur, dit la dame, au milieu de sa misère et de son honnêteté.

—Tenez, dit l'Anglais impatient de se débarrasser de lui, voici un schelling que je vous donne parce que vous paraissez attaché à votre famille.

—Puissiez-vous longtemps régner sur la vôtre et sur tout ce qui vous appartient, m'sieu!?"

Ayant reçu le schelling, il faisait mine de partir, lorsqu'après l'avoir tourné et retourné dans sa main, et s'être gratté la tête d'un air hébété, il revint vers la dame.

—C'est vous, lui dit-il, qui n'auriez pas la figure trompeuse si, pour ne pas m'faire dépenser le schelling que le maître vient de m'donner pour ma traversée, vous disiez à vos gens de m'donner queuque chose à manger dans vot'cuisine. J'ons rudement faim, milady; et ce que j'en fais, c'est pour ma femme et mes enfants, Dieu m'soit en aide!

—Juliana, ma chère, dit la dame, qui ne se doutait pas que Phil était célibataire, ayez la bonté de dire à Simmons de lui donner à diner. Suivez mademoiselle, mon brave homme.

—Dieu vous récompense de vot' bonté, milady! C'est c't' autre belle jeune dame que j'dois suivre?

—Oui, c'est moi, dit le bel esprit.

—C'est pas une tâche difficile, miss. J'ons vu le temps où c'était pas l'boire et l'manger qui m'auraient troublé avec vous devant les yeux et rien qu'vous en tête. Mais la femme et les enfants, miss, ça nous change du tout au tout.

—Mais vous êtes très-galant, Paddy.

—Nous y sommes ben forcés, miss, par vous et vos pareilles, quand nous venons ici."

Phil fut bientôt installé dans la cuisine devant une abondante provision de viande, de pain et de bière, dont il fit une consommation qui étonna un peu les domestiques; et lorsqu'il eut assouvi sa faim, il se mit, de l'air le plus innocent du monde, à remplir son bissac de tout ce qui restait, disant: "C'est singulier que vous ayez ici la même coutume que chez nous. Nous aussi nous donnons au voyageur à emporter tout ce qu'il n'a pas pu manger. Après tout, Dieu bénisse la coutume, car elle est bonne!"

Il n'eut pas plutôt fait disparaître les provisions, qu'il se mit à bâiller avec tous les symptômes de la fatigue. "Vous avez ben queuque vieille grange où j'pourrions passer la nuit? dit-il au maître d'hôtel. Mes jambes se sont rouillées à rester si longtemps assis."

Le maître, consulté, acquiesça à la requête, et ordonna même qu'on le fit déjeuner le lendemain. Mais, le lendemain, Phil avait décampé avant le déjeuner, et

le cochon avec lui. Avant de rentrer en Irlande, il avait vendu deux douzaines de fois le même cochon, et c'est de compagnie qu'ils atteignirent Liverpool, en chantés l'un et l'autre du voyage qu'il venaient de faire en Angleterre.

La traversée de Liverpool à Dublin était bien différente alors de ce que l'on fait depuis la vapeur et l'esprit d'entreprise des Anglais. Un bâtiment était prêt à mettre à la voile le jour où Phil arriva, et comme le drôle avait hâte de quitter l'Angleterre le plus vite possible, après avoir vendu son cochon cette fois pour tout de bon, il alla au vaisseau s'assurer de son passage. On était à la fin de l'automne, à l'époque où ces inconcevables hordes d'Irlandais qui émigrent périodiquement pour soulager John Bull de son travail, s'en retournent dans leur pays, où les attendent beaucoup d'affection de famille et non moins de misère.

Phil trouva le capitaine dans la plus grande perplexité. Indépendamment d'une trentaine de passagers de l'arrière, cinq cents Irlandais avaient envahi le bâtiment, et on avait beau leur dire qu'on n'en pouvait transporter que deux cent cinquante; pas un ne voulait s'en aller; et à toutes les remontrances, à toutes les supplications, à toutes les menaces, ils ne répondaient que par des quolibets. Le malheureux capitaine ne savait où donner la tête, et était livide de colère.

"Capitaine, lui dit un homme du Connaught à l'air malin, qu'est-ce que vous donneriez en sus de son passage gratis à celui qui vous enseignerait l'moyen d'vous débarrasser d'la moitié d'entre eux?"

—Je lui donnerais une couronne, avec du grog et des rations tout son soûl: que je sois pendu si j'y manque!

—Eh ben, j'vas vous rendre ce service-là, moi. Dites-leur qu'il faut bien que vous partiez, et faite semblant d'vouloir les emmener tous. Vous mettez ceux du Munster d'un côté et ceux du Connaught de l'autre, sous prétexte de tenir votre créature de vaisseau en équilibre, et, quand ils seront séparés en deux camps, dites-leur: "Mes enfants, j'emmenrai le "côté qu'aura jeté l'autre dehors."

Le conseil plut au capitaine, qui s'empressa de le mettre à exécution. Se battre et économiser le schelling qu'aurait pu leur coûter un jour de retard, c'étaient deux raisons pour une aux yeux d'un Irlandais, et ils ne furent pas longs à en venir aux mains. Ils avaient bien commencé par la parole,

mais les coups ne se firent pas attendre ; d'abord les poings, puis les bâtons, enfin les faux et les faucilles : si bien que le pont commença à être inondé de sang. Les constables prévenus arrivèrent en foule ; mais ces dignes représentants de l'autorité civile furent si peu respectés qu'ils s'enfuirent en toute hâte, et conseillèrent aux magistrats d'envoyer la force armée.

Lorsqu'elle arriva, tout était paisible : le Connaught avait triomphé du Munster, et le capitaine levait l'ancre, emmenant les vainqueurs.

Qui ne croirait les Irlandais une nation d'avares, en les voyant capables de s'entourer d'égorgés pour un schelling ? Et cependant, ce même schelling, ils le dépenseront chez eux à boire avec le premier ami qu'ils rencontreront à la foire ou au marché. Voilà Paddy, toujours plus sage ailleurs que chez lui, où la sagesse, la sobriété et le travail lui seraient si nécessaires.

*Traduit de William Cartelon
par Léon DE WAILLY.
(Fin.)*

BAZAR DE SE. ROCH ET DE ST. SAUVEUR.

Ce bazar, destiné à donner de nouvelles forces à l'instruction de la jeunesse vient d'être ouvert hier dans l'après midi.

Nous espérons que la charité des oblats de Marie immaculée sera soutenue de tous les citoyens de Québec.

D'après une lettre adressée aux journaux de Québec par un des Révérends pères de St. Sauveur, nous voyons que plus de six cents jeunes enfants grandissent dans l'ignorance de leur état, et pourraient plus tard oublier la noblesse de leur caractère, oublier, en un mot, qu'ils sont hommes.

Comme nous savons qu'il n'y a pas de citoyens qui ne soient amis de l'éducation, nous espérons que ce bazar sera encouragé ; car c'est une œuvre religieuse et patriotique. "Je ne crois pas, dit la lettre dont nous venons de parler, qu'il y ait d'œuvre plus agréable à Dieu et plus urgente que celle-là."

Cette œuvre nous n'en doutons pas est agréable à tous ceux qui sont Canadiens, elle l'est à tous les hommes de cœur, et nous sommes certains, qu'elle ne manquera pas de réussir.

Les révérends pères se reposent sur la loque, volonté des citoyens de Québec et en particulier sur la générosité des habitants de St. Roch, et ils n'ont pas tort, car pour tout ce qui a un but religieux et patriotique, jamais les citoyens de la ville de Champlain n'ont fait défaut, et comme l'œuvre du bazar est tout à la fois religieuse et patriotique nous sommes certains d'un succès complet.

C'est ce que nous souhaitons aux révérends pères et aux malheureux enfants

jusqu'aujourd'hui privés des lumières de l'instruction.

Si ce bazar réussit comme nous osons l'espérer, les citoyens de Québec auront le bonheur d'avoir fait six cents heureux et d'avoir rendu un beau et grand service à la patrie.

LA PAIX EST FAITE !

Le vapeur *Nort-Briton*, de la ligne canadienne, sous le commandement du capitaine Grange, est arrivé dimanche, à 3 heures de l'après-midi, avec des nouvelles d'Europe allant jusqu'au 13 juillet courant. La plus importante de ces nouvelles est, sans contredit, celle d'un traité de paix entre la France et l'Autriche. Cette nouvelle a été annoncée ainsi de Valeggio, le 11 juillet, par l'Empereur à l'Impératrice.

"La paix est signée entre l'Empereur et moi. Les bases de la paix sont : — Une confédération italienne sous la présidence honoraire du Pape. L'empereur d'Autriche abandonne ses droits sur la Lombardie à l'Empereur des Français, qui les transmet au roi de Sardaigne. L'Empereur d'Autriche se réserve Venise qui formera pourtant une partie intégrale de la confédération. Une amnistie générale.

La nouvelle de la paix a produit une grande joie dans toute l'Europe, excepté parmi les patriotes du Piémont, qui à la faveur de la guerre, comptaient réaliser certaines espérances.

Ainsi l'Autriche qui avait déclaré la guerre sans s'occuper des autres puissances européennes, l'a terminée toute seule, et sans les consulter davantage.

L'entrevue des deux empereurs a eu lieu à Villefranche le 11 Juillet.

Voici l'ordre du jour que Napoléon a adressé à son armée le 10 Juillet après la suspension d'armes.

Valeggio, 10 Juillet.

"SOLDATS, — Un armistice a été conclu le 8 courant entre les armées belligérantes, et se prolongera jusqu'au 15 août prochain. Cette trêve vous permettra de vous reposer de vos glorieuses fatigues, et de reprendre, si cela est nécessaire, de nouvelles forces pour continuer l'œuvre accomplie si glorieusement, par votre courage et votre dévouement. Je suis sur le point de retourner à Paris et je laisserai le commandement provisoire de mon armée entre les mains du maréchal Vaillant, mais quand sonnera l'heure du combat, vous me verrez encore partager, au milieu de vous tous dangers."

Maintenant que nous allons jouir d'une paix quasi universelle, nous espérons que les affaires vont reprendre leur marche si longtemps suspendue. Il en est temps, si la Providence n'a pas décréte une pénurie plus redoutable encore qu'une guerre universelle. Depuis le commencement de la guerre de Crimée, en 1854, combien de fortunes colossales se sont écroulées entraînant, dans leur chute, une foule d'indus-

tries nécessaires à la prospérité d'un peuple ! A partir de cette époque, les nations n'ont cessé d'être travaillées par la guerre ou les révolutions ; mais il semble qu'aujourd'hui une ère de prospérité s'ouvre devant nous. La justice divine paraît être satisfaite des nombreuses victimes immolées pour le salut des peuples ! Puissent nos pressentiments se vérifier !

La population de Québec, plus que toute autre, a un immense besoin de recouvrer son activité d'autrefois ; car la saison rigoureuse se présente avec un aspect plus sinistre encore que les années précédentes.

Si, avec la construction du chemin de fer de la rive-nord, que nous espérons devoir se recommencer bientôt, la construction des navires reprenait vigueur, nous n'aurions rien à envier aux années qui ont suivi celle de 1845.

CHEMIN DE FER DE LA RIVE-NORD.

Nous attendons sous peu l'arrivée, à Québec, de M. Langevin, apportant avec lui l'offre des capitalistes anglais de nous fournir les fonds nécessaires à la construction du Chemin de Fer de la Rive-Nord. Mais ce qui préoccupe les esprits, ce sont les sacrifices que l'on demande à la ville de Québec, et tout le monde de s'interroger : "Quels sont donc ces sacrifices et pourquoi ne les fait-on pas connaître de suite au public ?" Nous ne pouvons pas répondre à la première partie de la question, mais nous affirmons tenir, de sources certaines, que les conditions posées par les capitalistes sont très acceptables ; et nous ne devons pas les rejeter, parce que c'est la dernière chance de salut pour Québec : si nous refusons ces avantages, jamais le chemin de fer de la rive-nord ne se fera, parce que nous donnerons une preuve de manque de confiance, et nous verrons bientôt l'herbe pousser dans les rues de la première capitale du Canada ! Quant à la seconde partie de la question, nous allons la résoudre d'une manière satisfaisante. On ne fait pas connaître de suite les conditions des capitalistes, à cause du grand nombre d'adversaires que rencontreront ceux qui veulent la construction de la voie ferrée ; car, s'ils connaissent d'avance ces conditions, ils auront le temps de faire courir, parmi le peuple, les bruits les plus faux ; tandis que, ne sachant rien, ils doivent se taire, s'ils ne veulent pas risquer de dire les choses les plus erronées et, par là même, de perdre le peu de confiance qu'ils possèdent.

Nous allons avoir deux classes d'adversaires : 1o. Ceux qui ont des intérêts dans le Grand Tronc, et ce sont les moins à craindre, parce qu'ils se déclareront contre le chemin de fer, ils le diront franchement et peu de personnes en feront du cas. 2o. Les rouges, qui seront plus redoutables, parce qu'ils prendront le peuple par surprise.

Ils se diront favorables à la construction du chemin de fer pour s'attirer la confiance du peuple; mais quelles que soient les conditions qu'apporte M. Langevin, ils diront que ces conditions ne sont pas acceptables, qu'elles sont de nature à ruiner la cité, que les citoyens de Québec seront bientôt forcés d'abandonner leurs maisons et tout ce qui leur appartient, à cause des droits qu'ils ne pourront pas payer; et mille autres choses propres à inspirer de la défiance; et plusieurs diront: voilà les amis du peuple! voilà ceux qui prennent nos véritables intérêts!

Mais tout homme sensé verra bien que ces gens sans honneur, qui rougiraient de dire leurs véritables sentiments, qui trembleraient de se déclarer hostiles au chemin de fer du nord, pour la seule raison que la mesure ne vient pas d'eux, ne sont pas ceux qui perdront le plus, puisqu'ils n'ont pas un pouce de terrain et qu'ils ne tiennent au sol de Québec qu'autant qu'ils ont des gens stupides à exploiter; mais que vienne le revers, et vous les verrez s'envoler avec leurs chiffons, comme font l'automne les oiseaux de passage, pour aller faire des dapes ailleurs et vivre à leurs dépens!

Qu'on retienne donc bien ceci et qu'on se tienne sur ses gardes: Dès qu'il s'agira, pour la ville de Québec, d'adopter ou de rejeter les propositions des capitalistes, on verra M. Glackemeyer, suivi de quelques riches citoyens, presque tous de la basse-ville, prétendre que le chemin du nord ne paiera pas et qu'il ruinera Québec; de l'autre messieurs, les rouges, maître André sera peut-être excepté, plaindre les pauvres ouvriers qui, dès la construction du chemin de fer terminée, mourront de faim et seront forcés de vendre à vil prix leurs propriétés. Et ce sera des gens qui n'ont pas le sou qui vous diront cela, tandis que les propriétaires aisés, qui ont tout à perdre ou à gagner, travailleront en faveur du chemin de fer du nord!

LOUIS-MICHEL PEINT PAR LUI-MÊME.

Louis-Michel ne dit la vérité que lorsqu'il se peint lui-même; il excelle en cet art. Voyez plutôt:

“Voici une pensée qui peut s'appliquer à bien des gens que nous connaissons (c'est naturel,) et que nous estimons peut-être” (qui n'a pas d'estime pour soi et ses amis?)

—“Les petits esprits font du bruit, à peu près comme une voiture vide qui roule avec rapidité dans les rues.”

Quelle justesse d'application! Qu'en dist-tu, *Batisse*?

Louis-Michel, le petit citoyen démocrate, se plaint de ce que tout le monde le regarde et le désigne du doigt; il s'en fâche, il écume, et cependant il n'y a pas de quoi.

S'il savait que c'est la curiosité et non la malice qui attire les regards, il ne se fâcherait pas de la sorte. Nous avons écrit à M. Guilbaut de Montréal pour qu'il en fasse l'acquisition: son jardin sera visité par un bien plus grand nombre d'étrangers?

Nous n'avons pu lui dire à quelle famille appartient, Louis-Michel; nous l'avons rassuré sur la nature de son venin, parce qu'il ne tient nullement du serpent à sonnettes!

CORRESPONDANCES.

Mon cher *Bourru*.

Quoique ton nom ait quelque chose de redoutable, j'ose cependant te demander une grâce: c'est de m'accorder un moment d'attention, car j'ai besoin de ton secours pour décider une question d'histoire naturelle. D'abord, il faut que je te dise que, pour la première fois de ma vie, je suis allé à Kamouraska, il y a quinze jours. Tu n'ignores pas que c'est charmant, que c'est magique tout ce que l'on voit, tout ce que l'on respire, pendant un pareil voyage. C'est pourquoi, je ne prendrai pas la peine de te décrire les beautés du St. Laurent, avec ses groupes d'îles enchantées, où la vie semble nager dans un océan de bonheur. Je ne te dirai rien, non plus, des magnifiques paroisses qui enchâssent le fleuve comme la pierre précieuse dans chaton; car ce serait recommencer un thème épuisé depuis longtemps. Je n'ai qu'une chose qui en vaut la peine! Que penses-tu qui m'a le plus surpris à Kamouraska?—L'Eglise?—Ah! non.—La cour qui est en prison?—Point du tout, malgré que ce soit assez cocasse.—Quoi donc?... Le fameux quai à travers lequel on va prendre des bains forcés?—Ah? nenni, mon cher; tu es à cinq cents lieues de l'objet en question!—Mais qu'est-ce donc?... ce n'est pas quelque bête féroce?—Bon! ce n'est pas tout-à-fait cela; mais... Figure-toi un grand... quelqu'un en chair et en os... Ah! oui, en chair et en os... mais c'est tout de la chair et des os, quoi! et d'autres choses, point! Haut sur pattes de six pieds environ, figure rayonnante d'embonpoint, bouche vermeille et souriante, mais toujours ouverte et prête à tout recevoir, capable d'engloutir toutes les ressources du Canada; double menton; tout le reste est rond comme une boule et tout cela se pavane dans Kamouraska... c'est pourquoi je n'y ai pas vu de paons, je suppose!—Mais qu'est-ce donc que tout cela, me diras-tu?—Est-ce un homme ou une bête?—Pas trop sûr! Ce qu'il y a de certain, c'est que son nom est George, qu'il est avocat, que conséquemment il parle beaucoup, ah! oui, beaucoup! et même beaucoup trop. Mais il y a là une question que je ne saurais résoudre; c'est tout le nœud de l'intrigue, il me

faut le savoir pour répondre à la question: “Est-ce un homme ou une bête?” car, malgré que je croie qu'il y a les deux natures chez lui, je ne suis pas certain s'il n'y en a pas qu'une seule. Ma question est celle-ci: “Sait-il ce qu'il dit? En a-t-il la conscience?... Ou bien, ne dit-il que ce qu'il a entendu dire, sans ordre et sans suite, comme fait le perroquet?” Tu vois, mon cher *Bourru*, que la question mérite d'être posée et que de là dépend la classification de notre individu, et malgré que je penche pour la dernière hypothèse, je n'en suis pas moins dans l'incertitude. Pour procéder avec plus de sûreté, il nous faut examiner notre individu avec toute l'attention possible. Je vais donc, à présent, te faire connaître sa manière de parler, par quelques citations. Je prendrai les phrases les plus chrétiennes; car pour les citer, encore serai-je obligé de ne faire qu'indiquer, par une seule lettre, certains termes, le respect que je dois à tes aimables lectrices me fait un devoir d'en agir ainsi:

Suivant lui, les avocats de la campagne sont bien préférables à ceux des villes, leurs connaissances sont bien plus étendues, parce que celui de la ville n'étudie pas; il se contente de consulter un confrère, lorsqu'il est embarrassé et voilà tout. En outre les procès des villes, comme Québec, ne regardent que le commerce: ce sont des billets promissoires, des lettres de change, et des causes à la cour d'amirauté, toutes affaires qu'on apprend à plaider en quinze jours! Mais, suivant lui toujours, il n'y a pas de ces affaires vraiment civiles, comme douaires, successions, et autres. Il faut remarquer qu'il mentionne souvent les successions, parce qu'il est fier d'avoir réglé la succession de sa famille et de n'avoir fait qu'une toute petite erreur: £200 je crois!

Il dit en outre qu'à la campagne, les causes les plus ardues sont les affaires de municipalités et les cours d'eau! “Je voudrais bien voir, s'est-il exclamé, je voudrais bien voir un avocat de Québec plaider un cours d'eau avec moi”!!

Tout-à-coup, adressant la parole à mon compagnon: “Comment, dit-il, trouvez-vous le jeune M...?”—“Il m'a l'air gentil garçon,” répond mon ami.—“Je diffère d'opinion avec vous, réplique l'impitoyable causeur; je trouve, moi, que c'est une s... b...! Son père, lui, est un homme d'esprit, un homme de mérite: c'est mon client”!!!

M'étant mis à faire l'éloge des professeurs de l'Université-Laval, et en particulier du Révérend Père Tailhan et de M. Aubry, il répliqua: “Quand au Père Tailhan, je ne le connais pas. Mais pour M. Aubry, j'ai eu l'occasion de lui parler une fois, et j'ai remarqué qu'il est venteur et menteur; en un mot c'est un v...! et en comparaison de Pierre Huot...! Pierre Huot!... c'est l'homme le plus capable de Québec!! Quel talent! Quelle science!! Quelle profondeur de génie!!!

Pierre Huot illustrerait la France par ses écrits !!! Enfin, Pierre Huot, c'est son dieu, en comparaison duquel tous les autres sont des imbéciles, des v...!

Voilà, mon cher Bourru, les discours de l'être que j'ai été très-curieux d'étudier à Kamouraska. Je pense que tu vas être d'avis, avec moi, d'admettre la seconde hypothèse; et de le classer conséquemment dans la seconde catégorie des êtres que nous avons nommés plus haut; si non, je serai forcé d'en faire au moins un amphibie.

Aie donc la bonté de me dire ton opinion, afin que je me décide; car je termine actuellement un traité sur les quadrupèdes, et je ne voudrais pas le livrer à la publicité, sans mentionner l'être en question, si toutefois tu crois que mes conjectures soient fondées.

Ton ami,

Z.....

Mon cher Z.....,

Après mûre réflexion, je suis d'opinion que tu peux mentionner le nommé George dans ton traité, et je suis sûr que la postérité te sera redevable d'une belle découverte.

Tout à toi,

Bourru.

FAITS DIVERS.

LE GRAND VOYAGE EN BALLON.—Le télégraphe nous a appris que, fidèles à leurs engagements, MM. Wise, Lamontagne et Gagel ont opéré, vendredi, leur ascension en ballon, à St.-Louis, dans le but de se rendre sur les bords de l'Atlantique et, si faire se pouvait, à New-York même. Le gonflement du ballon *Atlantic*, dans lequel ils se proposent, si leur première épreuve réussit, d'en tenter une seconde plus surprenante encore à travers l'océan, —était achevé à 6 heures 40 minutes de l'après midi. Les intrépides aéronautes montèrent dans la nacelle, en présence d'une foule nombreuse de spectateurs, emmenant avec eux M. William Hyde, rapporteur du *Republican* de St.-Louis, avec cette condition que si son poids retardait la marche de l'aérostat ou nuirait de façon ou d'autre au succès de l'entreprise, il serait déposé dans l'endroit le plus favorable. Depuis que le ballon s'est enlevé dans les airs, voici qu'elles sont les nouvelles que nous a transmis le télégraphe :

CINCINNATI, 2 juillet 1859.

Le ballon a passé à six milles nord du Fort Wayne, ce matin à 4 heures. Il a dépassé Fremont à 7 heures et demie. Il marche à l'Est; mais il est possible qu'il ait incliné ensuite au nord-est, car il n'a point été aperçu jusqu'ici sur le rivage sud du lac Erié.

SANDUSKI, 2 juillet.

Le bâtiment aérien, *Atlantic* a passé ici après 7 heures ce matin. Sa direction était Est quart Nord. Un papier en a été lancé, mais malheureusement, il est allé tomber dans le lac. Trois personnes seulement étaient visibles dans la nacelle.

CLEVELAND, 2 juillet,

Le ballon a passé au dessus de Fairport à trente milles à l'Est d'ici, à neuf heures et demie du matin; il était si bas qu'il semblait prêt à toucher l'eau. Il s'est enlevé et a disparu au nord-est.

En comparant les distances, on trouve que le ballon marche avec une vitesse de 35 milles à l'heure.

TROY, 3 juillet.

Le ballon *Atlantic* a pris terre aujourd'hui près de cette ville.

Toute la distance parcourue a été de 1,150 milles. Les aéronautes sont partis vendredi à six heures quarante minutes p. m. de St.-Louis et ont débarqué à Henderson, comté de Jefferson, état de New-York, samedi, à deux heures vingt minutes p. m.

Le voyage a duré vingt heures. Il a été effectué à raison d'un mille par minute. Les derniers milles, avant d'atterrir, ont été faits à raison de deux millés à la minute.

Si l'aérostation n'est pas découverte, voilà un pas immense qu'elle vient de faire! —*L'Ère Nouvelle.*

L'ACROBATE BLONDIN TRAVERSANT LE NIAGARA AVEC UNE BROUETTE.—Le *Toronto Leader* du 15 courant, nous apprend que l'intrépide Blondin, après avoir auparavant franchi deux fois le Niagara sur la corde tendue, une fois purement et simplement, la seconde fois les yeux bandés, s'était surpassé lui-même la veille, en traversant une troisième fois, le gouffre, d'abord à reculons, ensuite avec une brouette à la roue de laquelle on avait pratiqué une rainure, et dont les bras étaient attachés à ses jambes. Blondin a accompli ce premier exploit en 20 minutes, y compris trois pauses, s'étant avancé lentement jusqu'à la rive canadienne où il arriva en tremblant de tout son corps et où, par parenthèse, il fit une recette aussi abondante que justement méritée. Un frémissement général s'empara de la foule muette de stupeur (il y avait plus de 20,000 spectateurs) lorsque Blondin, marchant à reculons, sembla faiblir un instant. Mais son autre traversée avec la brouette qui semblait offrir le plus de danger ne fut pour lui qu'un jeu où il déploya un sang-froid et un aplomb des plus admirables. Il fit ce dernier trajet en 13 minutes et il allait d'autant plus vite que la lenteur de la marche lui eût présenté un plus éminent danger. Il atteignit enfin le rivage, gai et joyeux, sans paraître fatigué le moins du monde; et la foule, qui, des deux rives, s'était contenue durant ce périlleux trajet, éclata en acclamations

enthousiastes, et battit frénétiquement des mains, à l'habile et courageux acrobate. — *Minerve.*

NAUFRAGE.—Le 28 juin dernier, 14 matelots appartenant au navire français, *St. Louis*, commandé par le capitaine Bernard de St Brien, ont été emportés (dans une chaloupe) à la mer pendant une furieuse tempête. Ces malheureux ont été pendant cinq jours ballottés par les vagues, n'ayant ni provisions ni eau, et ce n'est que le cinquième jour qu'ils ont atteint l'île de Belle-Isle, mourant de faim et de soif.—*J. de Québec.*

ANECDOTES.

RICHE.—Un voyageur canadien ayant pris un repas dans une maison de pension de campagne, en demanda le prix à la maîtresse, qui lui répondit: deux chelins! Deux chelins, dit-il? Oui, monsieur; vous avez mangé comme un cheval! Eh! bien, combien donc pour mon cheval; un chelin, répondit-elle!!! Eh bien, madame, alors ça ne fait que deux chelins que je vous dois.

—Un certain notaire de St. Roch, lequel a terminé ses études en septième au Séminaire de Québec, se trouvant un jour en compagnie, dans un salon, la conversation vint à tomber sur l'histoire. Un malin, voulant embarrasser le savant notaire, lui posa la question suivante: "Monsieur P....., dites-moi donc, vous qui connaissez bien l'histoire, dites-moi donc de qui le Pape tient-il son pouvoir temporel?"—Alors M. P....., répondit sans hésiter: "Le Pape tient son pouvoir temporel de Romulus"!!!

Cette réponse est correcte; c'est Batisso qui l'a faite!

—Un jour, une femme entre dans un magasin de St. Roch et demande au commis:—"Avez-vous des chapeaux de femme de paille?"

—Un autre jour, un homme demandait à un marchand s'il avait des bas pour de petits enfants de laine!

—Une compagne voyant une peau de buffe pendue à la boutique de M. B....., ferblantier au Palais, entra et dit: "Avez-vous des souliers mous pour des enfants de caribou?"

CONDITIONS.—Toutes lettres et correspondances, devront être adressées, *franco.*

On s'abonne en s'adressant à G. R. GRENIER, propriétaire, poste restante, Québec, boîte No. 266. Prix de l'abonnement \$1 par année ou 50 cents pour six mois.

G. R. GRENIER, PROPRIÉTAIRE ET IMPRIMEUR.